

demeure. Autour de ces derniers les petits métiers se groupaient en petit nombre. Ainsi se formèrent nos villages; et dans les premiers temps, en conséquence des attaques continuelles, souvent imprévues des sauvages, il y avait toujours dans le village ou près du village, un fort ou petit édifice fortifié, où la population put se réfugier et se mettre à l'abri de l'ennemi, et encore aujourd'hui on peut remarquer dans toutes les parties de la Province Inférieure les ruines de ces anciens forts qui nous rappellent les dangers qui entouraient nos pères et aussi plusieurs de leurs beaux faits d'armes.

Le régime féodal transporté dans la nouvelle colonie perdait en traversant les mers, tous les mauvais caractères qui le distinguaient en France. Il perdait son esprit de domination et d'oppression. Il n'était plus lourd et cruel, mais doux et facile, protecteur et surtout très propre à l'exploitation et au défrichement des terres. Le pouvoir souverain avait posé des bornes et circonscrit le pouvoir des seigneurs dans des limites qu'ils ne connaissaient pas en Europe. Ainsi les lois prohibaient la concession des terres à un taux plus élevé que celui marqué par les édits et ordonnances, et les concessions de terres ne pouvaient être refusées à ceux qui les requéraient, de sorte qu'à vrai dire les seigneurs pouvaient plutôt être considérés des administrateurs des biens de la couronne, que des maîtres de leurs domaines, fiefs et seigneuries. Ce qui rendait l'exercice de leurs droits et prérogatives encore moins lourd, ce sont les circonstances des temps, des lieux, des dangers et des guerres; et à peine l'agriculture du pays fut-elle un peu avancée, que la Nouvelle France, passant sous la domination anglaise, il est bien naturel de penser que par cet événement, les liens d'intérêt légitime et de sympathie nationale qui existaient entre le seigneur et ses censitaires, durent être resserrés; aussi l'histoire nous dit quelle influence les anciens seigneurs avaient sur les habitants de cette colonie; combien ils étaient aimés de ces derniers; il fallait bien être uni pour conserver la nouvelle patrie, son esprit et son cœur, alors que le génie tutélaire de la vieille France ne planait plus sur les enfants de la Nouvelle.

Avec le régime féodal, les lois, les traditions, les fêtes nationales et religieuses, les plaisirs, la pensée, la poésie de la France, tout ce qui fait la patrie, fut amené sur les bords du St-Laurent; et la Société Canadienne eut un caractère complet, un passé à qui demander des inspirations, et des souvenirs nationaux à évoquer. Les manières et les coutumes retinrent ce vernis d'élégance et de politesse, que l'on rencontre encore aujourd'hui dans la population de nos campagnes. Mais ce qui distingua éminemment le peuple Canadien, ce fut sa fidélité à la religion, cette source de toute poésie sociale et nationale. Qui d'entre nous n'a pas senti son cœur remué par les plus douces émotions à la vue de nos cérémonies religieuses: La Messe de Minuit, les Rois, les Rogations, la Fête-Dieu et le Jubilé? et par les touchantes et solennelles cérémonies de la Semaine Sainte? Et encore qui n'admire les mœurs de nos braves cultivateurs, et les fêtes qui précèdent le Carême et qui commencent au jour de l'an, alors que se font les présents, les mariages, et les visites des Cultivateurs entr'eux, qui resserrent les liens de l'amitié, de la fraternité et sont de tous comme une grande famille? Tous ces traits de la physionomie nationale n'ont pas changé, tout cela est resté comme autrefois dans nos campagnes, si bien que les voyageurs Français qui parcourent le Canada aujourd'hui sont frappés de retrouver sur

nos rivages les mœurs de leur patrie, et comme le disait si justement un de nos compatriotes: "Nos souvenirs populaires, nos contes de vieilles, nos chansons, nos proverbes, nos superstitions, tout en nous est Normand ou Breton. Les contes de la Mer Bleue, du petit Chaperon Rouge, du Petit Poucet, etc. Les chansons: "Dans les prisons de Nantes... A St. Malo, beau port de Mer... C'est la belle Françoise... A Rouen, à Rouen... Encore les histoires des Feu-follets, de la Chasse-Galerie... du Lutin qui fait trotter les chevaux, etc. Ces contes, ces fadaïses-là me font plaisir à entendre. C'est quelque chose que les Anglais ne savent pas, quelque chose par qui nous sommes distincts des Ecossais."

Ainsi au village et hors des villes, notre société a conservé cette bonhomie franche et polie, le laisser-aller, le sans-façon et la simplicité des anciens temps. Elle ne s'est pas encore dépouillée de son originalité nationale. Mais il est un personnage qui manque à cette ancienne organisation, c'est le seigneur; le régime féodal existe; le seigneur d'autrefois n'est plus. Les enfants de notre ancienne noblesse n'ont pas, le plus grand nombre d'entre eux, marché sur les traces de leurs pères. Les ancêtres avaient de l'industrie et de l'économie; ils ne dédaignaient pas le travail; et ils s'instruisaient. En mettant le pied sur le sol de la Nouvelle-France, ils avaient laissé loin derrière eux, ces sottes notions de la noblesse Européenne, qui pendant longtemps comptait parmi toutes ses gloires, celle de ne rien savoir, et de ne pas travailler. L'arrêt du Souverain qui en 1664, permettait aux nobles de devenir Membres de la Société des Indes Occidentales et de prendre part au commerce et à la traite des pelleteries, sans déranger à leur noblesse et privilèges, vint donner un libre champ aux dispositions industrielles de nos anciens seigneurs. Ils se livrèrent au commerce et à l'agriculture. Ils augmentèrent leur patrimoine et le transmirent fidèlement à leurs descendants.

Mais à mesure que le commerce anglais pénétrait au pays, le luxe et l'opulence de ses négociants s'introduisaient dans nos villes. Les corceles nouveaux qu'ils formèrent affichaient un ton de prétentieuses richesses. Puis l'armée du pays, augmentée de plusieurs régiments depuis la révolution Américaine remplissait Québec et Montréal de fortes garnisons. Les jeunes officiers qui, pour la plupart, appartenaient comme aujourd'hui à de puissantes et opulentes familles d'Angleterre donnaient l'exemple des dépenses folles et excessives, de la dissipation et d'un luxe effréné; et ces exemples ne furent que trop suivis. Nos seigneurs se lancèrent, tête baissée, dans cette voie d'imprévoyance et de folie. Ils voulurent rivaliser avec l'or anglais: les vieux manoirs dans lesquels s'écoulait jadis une vie active et de travail, frugale et calme; où pénétrait sans gêne aucune la simple et modeste population d'alentour, pour s'entretenir des affaires publiques et des travaux de la saison prochaine: les vieux manoirs où la petite société du village passait de si agréables soirées d'hiver au coin du feu, à rappeler les souvenirs des guerres avec les sauvages, à entendre raconter par un vieil habitant et un ancien colon les mille incidents et épisodes de la vie militaire et des milices actives, si animée, si pittoresque, si accidentée dans ces temps-là, épisodes et aventures auxquels un grand nombre d'entre eux avaient pris une part importante et honorable; les vieux manoirs où chacun des habitants de la seigneurie, venait au besoin trou-

ver aide et secours et prendre conseil, où ils trouvaient toujours la bienveillance prompte, active, ouverte et plutôt un devoir qu'une protection; les vieux manoirs d'autrefois! où vous trouviez toujours, si vous étiez Canadien et honnête homme, une hospitalité simple mais cordiale, changèrent bientôt d'apparence, et résonnèrent des éclats de fêtes brillantes et de plaisirs de toutes espèces. Les ameublements de simples qu'ils étaient devinrent somptueux et élégants; il en fut de même des voitures et des équipages. La vie de nos seigneurs ne fut plus qu'une fastueuse existence de dissipation et de plaisir; on singea la vie de château d'outre-mer. L'or et les vieux écus, amassés par les pères dans des temps où l'argent coûtait aussi cher à ceux qui le gagnait qu'ils mettaient de soin à le conserver, furent dépensés joyeusement par les enfants. Ils voulurent trancher du grand seigneur, comme quelques jeunes militaires, et étaler autant d'opulence réelle que celle des marchands anglais était factice. Ils cessèrent d'occuper leurs seigneuries, en abandonnèrent l'exploitation à des mains étrangères souvent incapables, souvent infidèles, quelquefois l'un et l'autre, pour revenir dans les villes se livrer à leurs imprudentes folies; on occupait bien le vieux manoir, mais c'était dans la belle saison seulement, et en nombreuse et bonne compagnie. Alors on se livrait à tous les amusements et sports possibles. On partait le matin chacun de son côté. Aux uns, c'était une chasse à la bécassine, une course, une promenade à cheval au loin, aux autres, le plaisir moins bruyant, de la pêche, une promenade au jardin ou sous les grands arbres des avenues et du domaine et toute cette société se réunissait sur la fin du jour, pour dépenser gaiement encore les heures qui en restaient. Ces petites sociétés eurent bientôt des prétentions aristocratiques. Elles furent guindées, hautaines, dédaignant la bourgeoisie Canadienne pour la prétendue aristocratie portant des noms étrangers et des habits militaires, et excluant presque entièrement la modeste et honnête population qui les environnait. Les enfants furent élevés au milieu de toutes ces extravagances; on leur apprit tous les exercices du corps, à monter à cheval, à faire des armes, à chasser, mais l'esprit demeura inculte, leur éducation fut entièrement négligée. Pères et fils vécurent joyeusement, mais cette joyeuse vie ne fut pas longue et il ne resta bientôt plus rien du patrimoine de la famille; singulier exemple d'abnégation de tout ce qui est grand et noble, ils oublièrent les hauts faits, les belles qualités et les nobles vertus de leurs races. Ils abdiquèrent leurs anciens titres de gloire et perdirent si bien et si vite leur argent, leur considération et leur importance qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, à peine un siècle s'est écoulé, et pourtant toutes ces familles dont nous parlons sont ou éteintes, ou ruinées, ou disparues du pays. Ceci est historique. Nous n'exagérons rien. Il en est même qui ont changé et défiguré leurs noms.

(A continuer.)

Histoire de la Semaine.

Nous ne pouvons plus dire comme autrefois,

Gai, bon, la, gai le Rosier,
Du joli mois de Mai!

car le mois de Mai n'a plus de rosier, n'a plus de fleurs, et n'est plus joli comme autrefois. La nature entière ne s'est pas encore éveillée sous de